

3

L'école de Chicago et la ville cosmopolite d'aujourd'hui : lecture et relectures critiques

Albert PIETTE

De plus en plus, il apparaît que l'ethno-sociologie des relations interculturelles refuse d'analyser la problématique de la présence de l'immigrant en termes dichotomiques d'acculturation, d'assimilation, ... ou d'exclusion, de ségrégation, ... Sans doute cette tendance est-elle liée à la nécessité de rendre compte de l'actualité migratoire en France et dans d'autres pays, où il est question non plus d'une immigration temporaire justifiant une certaine exclusion de l'immigrant mais bien d'une insertion définitive, en particulier pour les deuxièmes générations? Leur objectif est non seulement de rester dans le pays d'accueil, mais aussi de refuser l'assimilation totale dans celui-ci, qui impliquerait une rapide disparition ethnique.¹

On ne peut dissimuler toutefois, selon cette perspective, la relative pauvreté méthodologique ou théorique des études. Et si on interrogeait sur ce sujet même la tradition sociologique de l'école de Chicago! En quoi pourrait-elle apporter une certaine pertinence? Ainsi, au niveau méthodologique, par exemple : « empirisme ethnographique », « démarche centrée sur l'objet

¹ Cf., par exemple, Rudder, et Taboada-Leonetti (1982) p. 42.

plus que sur une matière disciplinaire unique définie par l'institution universitaire», «volonté d'observer conjointement l'espace social et les relations qui s'y inscrivent et le modifient»².

Mais, surtout, au niveau théorique sur lequel nous nous permettrons d'insister davantage : s'il est de bon ton d'oublier quelque peu le darwinisme social, on trouvera opportun de faire resurgir du riche appareil conceptuel de l'école de Chicago quelques notions, certes un peu nuancées, en vue d'établir un certain ordre théorique capable d'encadrer et de comparer diverses situations. On comprend dès lors pourquoi cette contribution se pose non seulement comme une lecture critique de quelques données livresques mais aussi comme une relecture — plus modeste que critique — de quelques textes de Park et Burgess.

1 Relire Park et Burgess en fonction de la situation migratoire actuelle

La question de base est en fait la suivante : quels concepts ou notions, inspirés de l'école de Chicago, pourraient rendre compte pertinemment de cette situation migratoire où il est question de s'inclure et communiquer dans une société sans pour autant être régi par l'idéal fusionnel de l'assimilation ?

On ne peut certes nier la tendance conceptuelle de l'école de Chicago à penser radicalement l'absorption des éléments étrangers dans la culture américaine : assimilation, américanisation, acculturation, anglo-conformité, adaptation. Au niveau individuel et social, le cycle des relations raciales présenté par E. Park (1950, p. 150) comme un processus « progressif et irréversible », selon les phases de compétition, conflit, accommodation et assimilation, paraît prototypique de cette tendance. Ce cycle socio-spatial des relations raciales implique, dans un premier temps, une ségrégation due à une sorte de filtrage sélectif des immigrants, dans des ghettos très renfermés sur eux-mêmes et destinés à accueillir les nouveaux arrivants. Ensuite, les individus les plus dynamiques et ambitieux s'installent dans une zone de

² Rudder (1987) p. 21.

deuxième résidence, toujours regroupés selon leur appartenance ethnique et en coexistence avec d'autres groupes. C'est dans le troisième temps de ce processus que Park envisage l'intégration des immigrants à la population autochtone et leur dispersion dans des quartiers non marqués par une dominance ethnique³.

La même remarque pourrait être faite à propos de la progression plus strictement spatiale des immigrants, selon les diverses zones concentriques ou aires culturelles de la ville telles qu'elles furent présentées par E. Burgess. Au-delà du centre, nœud de la vie sociale et civile, se profilent trois aires différentes par leur connotation ethnique : une zone de transition, lieu d'installation des nouveaux immigrants, marquée par une détérioration résidentielle ; une autre zone pour immigrants de deuxième génération ; enfin une dernière zone, cosmopolite et sans distinction ethnique particulière, caractérisée par des immeubles bourgeois et des villas familiales⁴.

Devant la situation migratoire qui nous occupe, le schéma de Park nous suggère quelques pistes de réflexion. La première serait de ne plus concevoir le rapport entre zones concentriques et entre phases du cercle racial en termes de déplacement, de mobilité ou d'évolution, mais plutôt en termes de coexistence de groupes ethniques différents dans un même espace. Park ne donne-t-il pas l'exemple d'un tel rapport ethnique, à condition de le « sortir » de son schéma évolutionniste et de l'intégrer dans un cadre synchronique. D'un point de vue diachronique, nous aurions dû retenir les deux séquences suivantes : d'abord, un rapport de compétition et la montée ethnique impliquant l'émergence d'une prise de conscience du groupe et d'un sentiment de solidarité ; ensuite, un rapport d'assimilation fondé sur l'équilibre politique (accommodation : sorte d'étape intermédiaire) entre les groupes ethniques. Pour notre propos, il suffirait, en tordant quelque peu la pensée parkienne, de concevoir ces deux étapes, non plus comme successives dans un processus diachronique, mais plutôt comme constitutives d'un mode de vie où elles se

³ Park (1952), p. 170

⁴ Burgess (1967), pp. 50-52.

développent simultanément au sein d'un espace déterminé⁵? Dans cette perspective, le concept d'« accommodation » ne retrouverait-il pas une nouvelle pertinence? Plutôt que de représenter une simple étape transitoire dans ce processus de relations raciales devant aboutir à l'assimilation culturelle, il désignerait le processus politique permettant la coexistence « symbiotique » de multiples communautés ethniques non seulement adaptées et intégrées à celui-ci mais aussi gardant leur propre identité, leur propre culture, voire leur propre territoire au sein d'un ordre cosmopolite plus vaste⁶.

Une autre piste serait de retravailler le concept d'assimilation, qui apparaît comme un des plus complexes de la terminologie parkienne. Certes, il exprime bien cette tendance conceptuelle à l'absorption des éléments étrangers et l'intérêt de l'école de Chicago pour les processus d'acculturation ou d'intégration dans la société américaine. Comme l'indique G. Lavigne, il ne faut pas oublier que J. D. Rockefeller est l'un des financiers ayant souscrit à la fondation de l'université de Chicago, la sociologie urbaine de l'école étant avant tout celle de l'époque où sont mises en place les structures capitalistes d'une économie de marché⁷. Toutefois dans l'œuvre de Park en particulier, la notion d'assimilation est très souvent nuancée. Elle peut ainsi dénoter un état d'homogénéité seulement superficielle (au niveau des signes extérieurs) entre groupes ethniques et permettant aux individus de garder leur propre identité au niveau de leurs sentiments ou croyances. Plutôt qu'un processus d'uniformisation, l'assimilation constituerait une sorte de solidarité culturelle marquée par l'interdépendance mutuelle des différentes composantes⁸. Mais d'emblée, des questions se posent : en quoi consiste alors, dans ce « processus d'interpénétration et de fusion » (définition de Park) l'apport de la culture étrangère et celui de la société d'accueil? Que suppose une communication minimale entre l'une ou l'autre? Et cette solidarité culturelle peut-elle surgir

⁵ Cf. Higham (1985), pp. 239-248

⁶ Voir Lavigne (1987), pp. 62-64.

⁷ Lavigne (1987), pp. 44.

⁸ Lavigne (1987), pp. p. 50-52.

sans une certaine acculturation, une certaine américanisation des immigrants⁹? Ces questions ne sous-tendent-elles en fait pas la nécessité de distinguer différents critères du processus d'assimilation? En suivant les analyses de Gordon (1964, pp. 70-71), on pourrait ainsi repérer une assimilation culturelle (avec comme indicateur le degré de compétence dans la langue du pays d'accueil, les liens d'amitié avec les natifs, l'écoute d'émissions radio-télévisées locales, ...), une assimilation structurelle (participation à la vie des groupes primaires), une assimilation matrimoniale (nombre de mariages mixtes), une assimilation civique (prise de nationalité du pays d'accueil), une assimilation identificationnelle (sentiment d'identité et référence exclusive à la société d'accueil), voire encore l'absence de préjugés raciaux et de comportements discriminatoires. A partir de là, il importe de penser l'acquisition de ces éléments en dehors de tout cadre évolutionniste, comme si l'un n'était pas une condition préalable de l'autre. On pourrait constater ainsi une absence de relation entre l'acquisition de la nouvelle citoyenneté et les quelques indicateurs de base de l'assimilation culturelle¹⁰.

L'intégration civique, plutôt que de coïncider avec l'acculturation, irait même jusqu'à la ralentir et par là même nuancer l'orientation « absorbante » de la société d'accueil. Il n'est pas nécessaire d'avoir perdu tout lien avec son groupe ethnique pour s'intégrer dans un autre. Plutôt que de voir un processus de succession entre désocialisation et resocialisation, on les fera surgir simultanément selon un mouvement spécifique d'oscillation « dis-socialisatrice »¹¹.

Une troisième piste serait d'exploiter la pertinence heuristique de deux « figures » tout à fait classiques de l'école de Chicago : l'étranger et l'homme marginal. Le premier, qui renvoie à Simmel (dont l'influence sur l'école de Chicago est bien connue), désigne non pas celui qui arrive aujourd'hui et part demain, mais plutôt celui qui arrive aujourd'hui et reste demain¹².

⁹ Cf. Park (1957).

¹⁰ Cf. par exemple Bredimas-Assimopoulos (1975), pp 129-192.

¹¹ Eisenstadt (1954).

¹² A ce propos, voir Remy et Voyé (1974,) p. 160.

L'étranger, celui qui vit dans une société en y apportant quelques caractéristiques spécifiques, sans toutefois appartenir à celle-ci, exprime bien l'ambiguïté de la situation actuelle telle que nous l'avions évoquée... Surgit dès lors la figure de l'«homme marginal», type cosmopolite par excellence, hybride culturel partageant la vie culturelle et les traditions de deux peuples différents¹³. N'est-il, dans la pensée de Park, qu'un type transitoire en voie d'assimilation ou existe-t-il en tant que figure permanente placée à l'intersection critique de deux cultures dont il assure la coexistence? Au-delà des caractéristiques globalement descriptives de cette notion ou de celles qui lui furent apparentées¹⁴, il importe de leur donner un impact plus opératoire, en particulier par l'affinement des comportements et attitudes qu'elles recouvrent. A titre d'exemple, on peut citer le travail de C. Marques substituant à la notion d'«hybridité» celle de «bi-centration» et lui donnant une double orientation : d'une part amphibologique en cas de reconnaissance symétrique des deux cadres de références (pays d'origine et d'accueil) tant pour la langue que pour le comportement, d'autre part, factuelle, selon une reconnaissance dissymétrique de ce double cadre de référence : pour la langue (comme reconnaissance instrumentale) mais non pour les comportements¹⁵. Figure et analyseur de la mobilité dans la tradition de l'école de Chicago, l'homme marginal n'est-il pas en tout cas défini par «sa capacité de jouer, dans toutes relations, tout à la fois de la distance et de la proximité»¹⁶.?

Une quatrième piste, qui est le prolongement de la précédente, pourrait être tracée à partir du schéma spatial de Burgess, de sa zone de transition et de l'exploitation immédiate qu'en fit Thrasher, à travers la notion d'interstice, pour son étude des gangs à Chicago, définie ainsi : «est interstitiel ce qui appartient

¹³ Park (1950), pp. 354–356.

¹⁴ Selon les goûts sociologiques des uns et des autres, la notion d'«homme marginal» a subi en effet une certaine extension bibliographique. Cf., entre autres, Stonequist (1961), Blalock (1967), pp. 79–84, Bonacich (1973), pp. 583–594, ou encore Warner (1961).

¹⁵ Cf. Marques Balsa (1987), pp. 123–131 (par exemple).

¹⁶ Grafmeyer et Joseph (1979), pp. 11 et 45.

à un espace séparant deux réalités l'une à l'autre»¹⁷. Réservee, selon la tradition de l'école de Chicago, aux territoires pour dévians, la notion d'interstice serait ainsi transposée aux espaces migratoires. Dans les pages qui suivent, c'est bien cette notion d'interstice que nous voudrions développer à partir de trois situations venant chacune de faire l'objet d'une publication et se rapportant à un quartier spécifique d'immigrants à Paris : le quartier chinois dans le XIII^e arrondissement, la communauté espagnole dans les beaux quartiers du XVI^e et le quartier cosmopolite et populaire d'Aligre dans le XII^e¹⁸. A partir de cette notion d'interstice, nous tenterons d'intégrer, comparer et nuancer les différents données caractéristiques de l'espace urbain pluri-ethnique comme fondé sur un régime complexe de distance-proximité selon les protagonistes, les activités et les enjeux des uns ou des autres.

2 Structuration interstitielle et espace pluri-ethnique

Posons d'emblée quelques jalons théoriques. Dans les contextes qui nous occupent, l'interstice correspond à une zone spécifique d'appropriation de l'espace, impliquant, du point de vue de l'immigrant, un ensemble de comportements :

- situés «entre les deux», jouant sur un double cadre de référence, celui du pays d'origine et celui du pays d'accueil, et construisant un espace migratoire représentatif de l'un et de l'autre;
- entretenant une relation dialectique par rapport aux pays de départ et d'accueil, tant au niveau économique qu'au niveau des rapports sociaux ou inter-individuels;
- régulés par un système de règles et de normes, à partir desquelles les immigrants savent qu'ils ne peuvent dépasser la spécificité interstitielle de leurs comportements

¹⁷ Cité dans Hannerz (1983), p. 58.

¹⁸ Guillon et Taboada-Leonetti (1986); Taboada-Leonetti (1987). Citons en plus un article comparatif de ces ouvrages : Rudder (1984), pp. 43-59.

sans tomber dans l'un ou l'autre extrême (fusionnel ou ségrégationniste).

En principe, selon les projets des immigrants, deux situations peuvent se présenter :

- soit ils ont le projet de retourner au pays d'origine, comme s'ils étaient en transit dans une ville cosmopolite d'où ils sortiraient transformés ($x \rightarrow x+$); c'est le cas des immigrants Espagnols du XVI^e arrondissement à Paris, considérés comme des « immigrants économiques »¹⁹.
- soit ils ont le projet d'une installation définitive dans le pays d'accueil ($x \rightarrow y$), comme c'est le cas des réfugiés asiatiques du XIII^e arrondissement cherchant en France la possibilité de vivre dans la tranquillité.

Trois types d'interstices pourraient alors être proposés selon lesquels diverses procédures spatiales seront privilégiées²⁰ :

- l'interstice « plein » constitue un espace marquant une forte signification symbolique et fonctionnelle (associée à un quartier fondateur) et, ainsi, refuse toute définition par l'extérieur tout en ne refusant pas de contact avec celui-ci et en intégrant des éléments hétérogènes même s'ils les garde à distance. D'une certaine manière, on est chez soi en admettant l'autre à une certaine distance;
- l'interstice « vide » constitue un espace neutre marqué par l'absence d'une véritable communication collective et une impossibilité de mise en scène publique. Dans un tel lieu sous-tendu par un manque à combler, on n'est ni chez soi, ni chez l'autre;
- l'interstice « transparent », comme espace de pleine traduction et transposition entre des codes culturels différents, met à profit la coexistence de ces éléments hétérogènes qu'on cherche à valoriser afin qu'ils constituent la

¹⁹ Ce projet d'installation provisoire n'exclut pas une aspiration fondamentale, pour les immigrants, à la reconnaissance de leur spécificité ethnique. A ce propos, cf. Rudder (1975), pp. 125-151.

²⁰ Cf. Remy (1986), pp. 219-227

ressource essentielle de l'endroit. On y est tous chez soi, au même titre les uns que les autres.

2.1 L'interstice « plein »

On peut associer à ce premier type — en espérant pour celui-ci et les deux autres rester le plus possible fidèle aux descriptions des textes cités — l'importance du quartier fondateur tel que le devint, pour les réfugiés asiatiques dans le XIII^e arrondissement, le triangle de Choisy. C'est en fait, un quartier rénové en attente d'habitants et de réappropriation symbolique. Il constitue ainsi le centre de regroupement de résidence originelle ou définitive, avec une forte structuration communautaire (assurant logements et emplois pour les nouveaux arrivants), de ressourcement culturel pour ceux qui quittent le quartier, et aussi d'un tissu commercial très dense. Le quartier fondateur est ainsi associé à une visibilité et un marquage symbolique très fort, qui débouche sur l'image d'un quartier chinois à Paris, dont les magasins, les restaurants, les accessoires vestimentaires et les visages témoignent. Ce quartier, où les autochtones restent le groupe majoritaire, suppose une double stratégie d'occupation spatiale :

- séquentielle, c'est-à-dire impliquant deux espaces différents et sans points d'intersection ;
- temporelle, impliquant la succession d'événements culturels (par exemple) différents selon l'appartenance au groupe ethnique, dans un même espace.

Les différents lieux de rencontre sont ainsi réappropriés selon la logique de l'interstice plein, impliquant une participation quasi exclusive des Asiatiques et des Français selon leurs restaurants, cafés ou lieux de rencontre respectifs, tandis que les itinéraires et déambulations des uns et des autres semblent diviser les rues en deux mondes différents sans contact. Et pourtant, la spécificité de l'interstice plein associé à ce quartier implique une forme de relation dialectique avec la population française intérieure ou extérieure au quartier. Elle s'exprime par diverses médiations : économiques (commerces exotiques chinois

visant à attirer la population française, commerce de gros, trafics d'import-export ouverts à des fournisseurs et clients très diversifiés), politiques (accueil des réfugiés par les pouvoirs locaux, aide financière, participation à des attractions culturelles chinoises, ...) ou sociales (via la population française redoutant la formation d'une minorité trop autonome mais pour laquelle elle approuve le marquage ethnique comme valorisateur du quartier, et via une « classe d'encadrement » chinoise composée d'anciens étudiants fixés en France, d'enfants de mariages mixtes, de cadres supérieurs ou de notables influents, dont les activités dans la société française et la dispersion résidentielle poussent les asiatiques à une insertion progressive).

Mais ne pourrait-on pas percevoir un début de surgissement d'une structure interstitielle de type transparent qui s'exprimerait non seulement dans cette classe d'encadrement mais aussi dans les associations franco-asiatiques à objectifs inter-culturels, dans la création de « commerces de quartier » (en périphérie du quartier) tenus en fait par des asiatiques mais vendant des produits français et enfin, dans la vie quotidienne des jeunes asiatiques et français, commençant à s'entremêler dans les rues, les cafés et les salles de jeux? Par ce fait même, nous suggérons, à l'intérieur de l'espace interstitiel, une possibilité de tension entre ses différentes logiques et aussi de modification de la logique dominante.

2.2 L'interstice « vide »

La logique de l'interstice « vide » structure la coexistence des immigrés espagnols et des Français dans le XV^e arrondissement parisien, dont l'image de marque est bien celle de la richesse, des commerces de luxes, des logements « bourgeois », ... et où la présence ancienne d'immigrés correspondait et correspond toujours à une certaine main-d'œuvre féminine, au service des gens aisés, et masculine, occupant les emplois dans les usines les plus proches.

Dans un tel contexte où les Français sont plus nombreux et dont l'image de marque est celle de la richesse, ce quartier se

présente, pour les immigrés, comme un espace neutre marqué par une invisibilité symbolique. Il n'existe pratiquement pas de commerces ou de restaurants appartenant à des Espagnols. Il n'y a pas non plus de marquage ethnique autour des écoles, des immeubles, ni donc de qualification différentielle de l'espace qui en découperait certaines portions en zones spécifiquement espagnoles. De plus en plus, l'occupation séquentielle de l'espace (par exemple, les Français fréquentant les boutiques d'alimentation, les boucheries, ... et les Espagnols les grandes surfaces) et temporelles (les Français font leur courses le matin et en semaine, les Espagnols l'après-midi ou le week-end) fait place à une occupation parallèle comme si les deux groupes vivaient sur le mode du déni et de l'évitement, sur un même espace et en même temps, dans deux mondes différents, parallèles. Même les espaces habituels de rencontre (les rues, les parcs où les enfants ne jouent pas ensemble, ...) impliquent une absence de contacts. Une telle structuration spatiale est en fait moins déterminée par les préjugés raciaux que par la distance sociale entre employeur et employé favorisant le jeu de déni et dont peut témoigner la ségrégation résidentielle (dans les immeubles, il y a deux entrées et deux escaliers séparés, les uns pour les appartements de maître, les autres pour les chambres de service).

Mais peut-on supposer ce seul espace totalement neutre pour les immigrés? Comment peut-on leur concevoir un espace de regroupement? Soit dans le XVI^e à travers quelques modalités plutôt clandestines, soit sous la forme d'une dualité spatiale, comme s'ils avaient ailleurs l'occasion de se retrouver chez eux. Tel est sans doute l'intérêt de parler en terme d'interstice et donc du rapport à d'autres espaces. Ainsi, de même que nous avons vu, dans le quartier chinois de Paris, une régulation des espaces neutres selon la logique de l'interstice « plein », on remarque, dans ce XVI^e arrondissement, une appropriation de ce qui aurait pu constituer un quartier fondateur selon la logique de l'interstice « vide ». Par exemple, la rue de la Pompe, à la base de nombreuses activités associatives, qui concentre église, école et banque espagnole, est marquée très faiblement par les Espagnols, dont les attroupements sont vite dispersés et l'appropriation spatiale est très discrète... comme par mimétisme social de la classe domi-

nante. Avec un projet de migration associé à un retour possible et à un faible investissement dans le pays d'accueil, la structuration communautaire espagnole est en fait marquée par une situation d'extériorité par rapport à la société française (pas de classe d'encadrement) et par une référence très forte à l'Espagne assurant la mise en place institutionnelle de diverses associations dont le leitmotiv est l'expression de l'identité nationale.

Aujourd'hui, par la crise économique qui crée un chômage croissant et limite de plus en plus les possibilités de retour, les pouvoirs publics espagnols risquent d'encourager les immigrés à une participation plus active à la vie du pays d'accueil. Ceux-ci semblent de plus en plus conscients de l'irréversibilité de leur processus d'immigration même s'ils continuent toujours à envisager un retour à long terme. Quant aux jeunes Espagnols nés en France, même s'ils ne se sentent pas vraiment français, ils ont quelques racines françaises. Pourraient-ils résoudre cette bipolarité par la possibilité juridique de la double nationalité et la création d'une sorte d'espace binational aux codes culturels largement interférables : bilinguisme, divorce pour épouser une française, transactions d'affaires aux envergures internationales...? Quel est l'effet direct de ces deuxièmes générations sur le quartier proprement dit? Installer sa boutique ou ses bureaux dans le XVI^e apparaîtrait non seulement stratégique dans la mesure où on se pose comme pôle d'attraction espagnol mais aussi symbolique puisque ce quartier reste en même temps un lieu hégémonique pour la société d'accueil...

2.3 L'interstice « transparent »

Notre troisième cas de figure est marqué par une structuration interstitielle de type transparent selon laquelle les éléments hétérogènes en présence disposent d'un code parfait de traduction.

Caractérisé par un côté quelque peu vétuste et populaire, le quartier d'Aligre (XII^e arrondissement), qui est aussi le siège d'activités artisanales et commerciales, fait cohabiter de nombreux immigrés de diverses nationalités avec des Français au

structures socio-professionnelles plus ou moins identiques. Ce quartier est encore le centre d'un marché quotidien qui constitue le code économique commun de traduction pour l'ensemble de ces éléments culturels hétérogènes : Italiens, Espagnols, Yougoslaves, Maghrébins, ... C'est ce marché qui impose son code de référence tant pour les commerçants et clients d'origines diverses que pour l'image « cosmopolite » valorisatrice pour le quartier et donc globalement bien acceptée par les autochtones. L'importance du jeu commercial fait que les rapports d'achat et de vente structurent les rapports sociaux fondés sur la concurrence mais aussi sur la complémentarité économique.

L'appropriation de l'espace exprime ainsi le plus souvent des réseaux relationnels plus entrecroisés ou intégrés que parallèles ou juxtaposés. On peut certes y observer quelques regroupements autour de commerces ethniques indicateurs de spécificités culturelles; on repère ainsi tantôt la tradition maghrébine selon laquelle les hommes se chargent le plus souvent des courses... les samedis ou dimanches matin puisqu'ils travaillent en semaine, tantôt la tradition judaïque du sabbat (samedi) qui regroupe la clientèle féminine le vendredi en vue de l'approvisionnement et du repas pour le lendemain... Mais le plus souvent, même à la bousculade, conversation et stationnement n'impliquent qu'une appropriation bien éphémère par un groupe spécifique. En fait, le secteur Charenton de ce marché d'Aligre constitue un bon exemple de réappropriation selon la logique de l'interstice « transparent » de l'ethnicisation maghrébine d'une portion de quartier. La forte densité de commerces ethniques qui favorisent une certaine territorialisation maghrébine se pratique en fait sans évitement des autres et surtout n'exclut pas (c'est une nécessité de survie économique) l'attraction d'une clientèle plus variée, grâce à des prix intéressants. Il semble bien, comme le rappelle V. de Rudder, que l'identité du marché, pris dans son ensemble, et sa valorisation sont suffisamment fortes pour englober la présence et l'expression ethniques dans une définition large et consensuelle de « vieux marché populaire ». Quelles que soient les tensions, les facteurs de division internes, entre commerçants notamment, selon leurs emplacements, leurs marchandises, leurs méthodes de ventes et leurs origines, c'est plutôt, jusqu'à présent,

l'affirmation collective de l'unité du marché dans l'interdépendance des commerçants qui l'a, en chaque circonstance, emporté »²¹. Un tel contexte permet, en effet, un mode de régulation immédiate des conflits : soit par quelque accord tacite ou à la suite d'une intervention moralisante, ils disparaissent rapidement, soit aussi parce qu'on décharge toute responsabilité collective (qui séparerait les groupes ethniques) sur un problème de relations interindividuelles, soit encore parce que la présence d'un « groupe tampon » empêche la transformation du conflit en un face à face; c'est le cas des Juifs d'Afrique de Nord liés à la fois aux sociétés française et maghrébine, parlant les deux langues, employant des individus tant français que maghrébins, à l'aise relationnellement avec les deux groupes, ... et ayant d'ailleurs favorisé l'implantation et l'intégration maghrébine dans le quartier. A ce propos, il est intéressant de remarquer l'analogie des rôles intermédiaires favorisant les processus d'intention et régulant les conflits, comme ces groupes-tampons et la classe d'encadrement chinoise dans le XIII^e arrondissement, grâce à leur faculté de double langage et de double appartenance.

On retrouve une même régulation par la logique interstielle transparente des espaces neutres propices aux rencontres, comme les rues où se confondent sans discrimination les usages de l'autochtone et de l'étranger, le square, terrain de jeu pour les enfants, qui n'est en rien marqué par quelque partage ethnique, ou encore les sorties d'écoles qui favorisent les contacts, même s'ils restent superficiels.

Pour ces différents groupes ethniques, il serait bien sûr possible de vivre dans ce quartier en référence à leurs particularismes culturels que différents cercles, associations ou réseaux d'entraide servent à exalter. Mais la plupart préfèrent un engagement dans des réseaux inter-communautaires; ce sont, en fait, des associations professionnelles (d'artisans, de commerçants d'une même spécialité) ou résidentielles, des associations françaises de solidarité tiers-mondiste, de promotion et de défense des quartiers « cosmopolites », d'animation locale, ..., créant plus souvent des relations personnalisées et informelles qu'une structura-

²¹ Rudder (1987), p. 77.

tion institutionnelle. Il est bien évident que ce sont surtout les échanges économiques, favorisant des relations plus de confrères que de subordination, qui constituent ces réseaux et relations en chaîne, contre toute hégémonie ethnique. A ce propos, les fêtes organisées dans le quartier sont tout à fait révélatrices d'une telle situation, puisqu'elles font se succéder diverses animations représentant les particularités ethniques et, en même temps, permettent l'entremêlement permanent des spectateurs les plus diversifiés possible : bref, c'est une oscillation entre l'ethnisation et l'uniformisation ou, mieux, c'est une intégration de (dans) la diversité...

Bibliographie

- Blalock, H. M. (1967), *Toward a Theory of Minority Group-Relations*, New York, John Wiley.
- Bonacich, E. (1973), A Theory of Middelman Minorities, *American Sociological Review*, vol. 38, n°5.
- Bredimas-Assimopoulos, N. (1975), Intégration civique sans acculturation : les Grecs à Montréal, *Sociologie et Sociétés*, vol. 7, 2.
- Burgess, E. W. (1967), The Growth of the City, in R. E. Park, W. E. Burgess et Mc Kenzie, *The City*, Chicago, University of Chicago Press, 4e ed. Repris dans Y. Grafmeyer, et I. Joseph (éds), *L'école de Chicago*, Paris, Eds du Champ Urbain, 1979, pp. 135-136.
- Craal-FNSRS, *La théorie de l'espace humain*, Unesco.
- Eisenstadt, S. N. (1954), *The absorption of Immigrants*, London, Routledge & Kegan Paul.
- Gordon, M. (1964), *Assimilation in American Life*, Oxford, Oxford University Press.
- Grafmeyer, Y. et I. Joseph (éds) (1979), *L'école de Chicago*, Paris, Eds du Champ Urbain.
- Guillon, M. et I. Taboada-Leonetti, (1986), *Le triangle de Choisy. Un quartier chinois à Paris*, Paris, C.I.E.M.I. - L'Harmattan.
- Hannerz, U., (1983) *Explorer la ville*, Paris, Eds de Minuit.
- Higham, J. (1985), Le dilemme américain, *Esprit*, n°102, juin.
- Lavigne, G., (1987) *Les ethniques et la ville. L'aventure urbaine des immigrants portugais à Montréal*, Longueuil (Québec), Le Préambule.
- Marques Balsa, C. M. (1987), La structure des appartenances. La fixation des appartenances par le champ urbain, thèse de doctorat en sociologie. Université Catholique de Louvain, vol. III.
- Park, R. E. (1950), *Race and Culture*, Glencoe, The Free Press.
- Park, R. E. (1952), *Human Communities*, Glencoe, The Free Press. Repris dans Y. Grafmeyer, et I. Joseph (éds), *L'école de Chicago*, Paris, Eds du Champ Urbain, 1979, p. 199.
- Park, R. E. (1957), Assimilation, social, in *Encyclopedia of the Social Sciences*. New York, The Mc Millan Company, s.v.
- Remy, J. (1986), La limite et l'interstice : la structure spatiale comme ressource sociale, in Craal-FNSRS, *La théorie de l'espace humain*, Unesco.
- Remy, J. et L. Voyé (1974), *La ville et l'urbanisation*, Gembloux, Duculot.
- Rudder, V. (1975), Des projets aux aspirations. Les immigrés et leur logement en France, *L'Année Sociologique*, vol. 26, pp. 125-151.
- Rudder, V. (1984), Trois situations de cohabitation pluri-ethnique à Paris, *Espace et Sociétés*, n°45, juillet-décembre.
- Rudder, V. et I. Taboada-Leonetti (1982), La cohabitation pluri-ethnique : espace collectif, phénomènes minoritaires et relations sociales, *Pluriel*, n°31.

- Rudder, V. (en collaboration avec M. Guillon,) (1987), *Autochtones et immigrés en quartier populaire d'Aligre à l'îlot Châlon*, Paris, C.I.E.M.I.-L'Harmattan.
- Stonequist, E. V. (1961), *The Marginal Man*, New York, Russel & Russel, (1^e éd. en 1937).
- Taboada-Leonetti, I. (en collaboration avec M. Guillon) (1987), *Les immigrés des beaux quartiers. La communauté espagnole dans le XVI^e*, Paris, C.I.E.M.I.-L'Harmattan.
- Warner, R. et al. (1961), Le Héros, le Pauvre Type et le Combinard, *Espace et Sociétés*, juillet-décembre.